

Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo **Le pays où rêvent les cinéastes**

Yves Rousseau

Volume 6, Number 3, February–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34590ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1987). Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo : le pays où rêvent les cinéastes. *Ciné-Bulles*, 6(3), 36–38.

Yves Rousseau

Le pays où rêvent les cinéastes

■ La tenue du quinzième Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo est l'occasion par excellence d'ausculter une partie de la production mondiale non standard ou qui se voudrait telle. Le but de ce texte n'étant pas de critiquer la qualité ou les méthodes de sélection ni de questionner la pertinence de l'appellation *nouveau cinéma*⁽¹⁾, je me contenterai d'ébaucher une hypothèse sur la cuvée 1986, faisant suite au visionnement de 33 longs métrages. Sans avoir la prétention de fonder un système théorique qui intégrerait l'ensemble du métrage présenté, on peut noter la présence de caractéristiques communes à beaucoup d'œuvres.

Avant d'y jeter un coup d'oeil, une distinction s'impose entre les jeunes auteurs, qui ont rarement plus de trois films derrière eux, et ceux qu'on pourrait nommer les vieux routiers du nouveau cinéma, les Rozier, Paradjanov, de Oliveira, Doillon, Pereira dos Santos, Yoshida, Malle.

Je m'étendrai peu sur ces sujets bien connus, quoique leurs films soient extraordinairement jeunes, conjuguant maîtrise et liberté d'écriture. Je préfère m'attarder sur ceux qui émergent. Leur cinéma est un cinéma hanté, hanté par lui-même. Ses fantômes ont pour nom film noir, nouvelle vague, cinéma muet, noir et blanc, héros solitaires, nostalgie de la com-



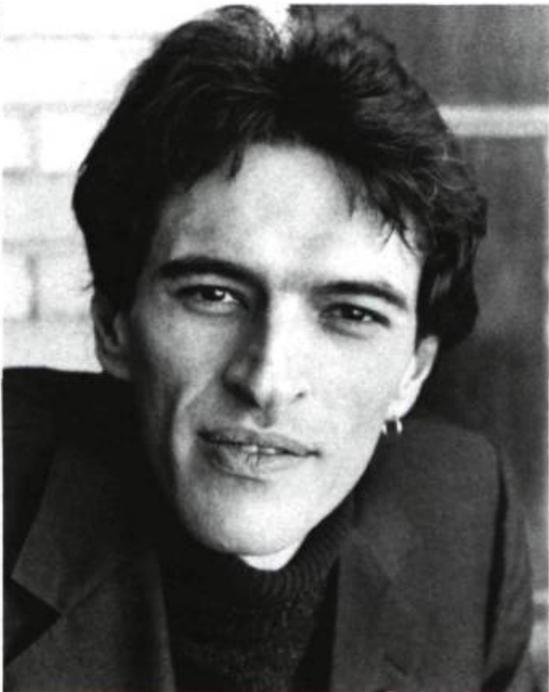
Ken McMullen



Ann Gisel Glass



Suzanna Fletcher



Donatello Alunni Pierucci

munication facile, nostalgie de l'histoire à raconter, de l'innocence perdue, du temps passé où le cinéma était vierge et ne se posait pas de questions. Maintenant, chaque film est une quête ou une enquête. Tout a été filmé, montré ; le déjà vu est le matériau de base de toute une génération de cinéastes-cinéphiles (nés après 1950). Les moins doués rampent au ras du cliché, les meilleurs le transcendent ; dépassant l'archétype, ils fondent à nouveau le monde. Tous les cinéastes font les mêmes rêves, certains s'en souviennent et les racontent mieux que d'autres.

Si les oeuvres sont la plupart du temps bien léchées techniquement (quelquefois trop bien), les jeunes auteurs semblent avoir des difficultés avec leurs acteurs. La direction d'acteurs est sans doute la partie la plus délicate et aléatoire du travail d'un cinéaste, et on devine chez plusieurs une préoccupation si forte de l'image que les comédiens semblent abandonnés à eux-mêmes (les sketches allemands des **Sept péchés capitaux** en sont l'exemple éloquent) ; ou encore, l'acteur est le véhicule d'une seule idée, souvent forte, mais dépourvue de nuance, d'ambiguïté, en somme il n'a rien d'autre à dire que ce qu'il paraît être. Là encore, les fantômes se manifestent : Bogart, Karina, Gable, Belmondo, Woody Allen, Louise Brooks, etc.

Parmi ceux qui échappent aux spectres, il faut retenir le travail d'Olivier Assayas (**Désordre**). Avec un thème qui prête aux pires poncifs (des jeunes qui font du rock) il donne suffisamment de lest à ses acteurs pour leur permettre d'échapper aux tics des rockers filmiques.

Les personnages du nouveau cinéma n'ont pas la vie facile ; en plus de rapports souvent flous avec le metteur en scène, folie, schizophrénie et désordre mental frappent dans **Magdalena Viraga** (Nina Menkes), **The River Bed** (Rachel Reichman), **Dancing in**

Ann Gisel Glass et Olivier Assoyas (Photo : Louise Oligny)



the Dark (Leo Marr), **Desert of Love** (Lothar Lambert), **Afternoon Breazes** (Yazaki Hitoshi), **Paradise View** (Takamine Tsuyoshi), et **Zina** (Ken McMullen).

Les films qui parlent d'errance et d'innocence perdue ne se comptent plus. Les plus caractéristiques sont **Désordre** (Olivier Assayas), **Hôtel du paradis** (Jana Bokova), **Incidente di parcorso** (Donatello Allunni Pierucci), **The River Bed**, **Sherman's March** (une bonne surprise de Ross McElwee) et **La pelicula del rey** (Carlos Sorin), l'inévitable film (lui-même raté) sur un tournage qui avorte.

L'ombre de Wenders plane sur le nouveau cinéma, parfois comme un aigle nourricier (Jarmush), parfois comme un vautour sur le

cadavre des épigones (Sorin, Pierucci). Les quêtes nostalgiques des origines, qu'elles soient à Paris, Tôkyô ou Buenos Aires, ramènent à la difficulté de se raconter sa propre histoire, donc de se connaître.

Beaucoup de noir et blanc, pas moins de huit films. Bien sûr, on tourne en noir et blanc pour des raisons esthétiques (et par réaction au cinéma coloré dominant, standard) mais quand on voit regroupés autant de films noir et blanc, l'effet prend une allure différente, redevient presque une norme.

Je ne peux terminer ce bref portrait sans confesser un fort penchant pour le cinéma japonais. La sélection du festival (neuf longs métrages) a renforcé mon japonisme et c'est là que j'ai trouvé l'archétype du film *nouveau cinéma 1986*.

Ce film, au demeurant splendide, s'intitule **Dormir comme on rêve (Yune Mirayoni Nemuritai)** de Hayashi Kaizô, un réalisateur né en 1957, dont c'est le premier long métrage. Noir et blanc, muet (mais sonore), action située dans les années cinquante montrant un Philip Marlowe japonais et son assistant (nommé Kobayashi !) qui tentent de débrouiller une énigme dont la clé est un film muet inachevé. Ils font face à une organisation criminelle mabusienne au possible, dirigée par M. Pathé & Co. Non seulement les références se télescopent de Hitchcock à Kurosawa en passant par les films d'arts martiaux, mais les niveaux narratifs s'entremêlent avec bonheur. Un film brillant, léger mais pas futile, qui révèle un cinéaste prometteur, qui propose un discours solide sur les films et la réalité. Le Japon est un pays où rêvent les cinéastes. ■

(1) On peut y entendre cinéma indépendant, cinéma différent, cinéma d'auteur, cinéma nouveau, cinéma singulier, etc.